

Approche sémantico-formelle des troubles du discours : les conditions de la saisie de leurs aspects psycholinguistiques.

Section 12

Michel Musiol, Maxime Amblard, Manuel Rebuschi

Cette communication a pour principale objectif de présenter la méthodologie d'analyse de type pragmatique et sémantico-formelle que nous mettons au point depuis quelques années afin de contribuer aux tentatives de décryptage de la rationalité cognitive du discours (compréhension des relations entre processus linguistiques et processus psycholinguistiques). Le point de départ est l'analyse des défaillances du comportement interlocutoire de sujets porteurs de maladie mentale, en l'occurrence ici des patients diagnostiqués schizophrènes. Les interactions entre un patient schizophrène et un locuteur ordinaire, dites *pathologiques*, sont le lieu d'interrogations multiples qui concernent tant la question de la cohérence du discours que celle de la rationalité du fonctionnement cognitif-psychologique et cognitif-linguistique des interlocuteurs.

Nous nous situons dans le contexte d'un programme de recherche sur les conversations pathologiques qui croise des approches linguistiques, psycholinguistiques, pragmatico- et sémantico-formelles, psychiatriques et philosophiques. Le comportement verbal de tout sujet, ordinaire ou *extraordinaire* (*i.e.* pathologique), est ici appréhendé dans un cadre interactionnel et discursif naturel, et par conséquent soumis à l'ensemble des contraintes sociales et cognitives qui constituent les conditions d'usage ordinaire du langage en contexte conversationnel. Nous estimons que l'interaction verbale est le « lieu naturel d'expression des symptômes ». La question de la mise au jour des conditions à partir desquelles il est possible de qualifier rigoureusement un comportement langagier ou discursif de « déviant » met la communauté scientifique au défi, de la linguistique à la psychiatrie, depuis le début des années 1970.

Nous souscrivons au présupposé selon lequel il existe des règles d'enchaînement dans le discours (nous ne discutons pas cette hypothèse ici sur le plan théorique mais nous la présentons sous ses aspects heuristiques). Le modèle Genevois du discours a testé cette hypothèse empiriquement dans le cadre de faits interactionnels ordinaires à partir des années 1980. Dans un premier temps, l'un de nous, associé à quelques collaborateurs psychologues, a étendu et adapté ce modèle aux conversations pathologiques. Cette formalisation à vocation psycholinguistique tenait également compte de travaux de linguistique pragmatique publiés depuis Chaïka (1974) ou Fromkin (1975), et proposant des outils formels précis afin de tenter de rendre compte du langage schizophrénique. Il en résulte que bon nombre de contradictions, incohérences, « bizarreries » et incongruités inhérentes au comportement interlocutoire des schizophrènes, qu'elles échappent ou non à la sagacité de l'interlocuteur ordinaire (mais qui en tout cas le mettent toujours en difficulté), surgissent sous la forme de différents types de *discontinuités* dans le discours.

Dans l'état actuel du développement de notre modèle, et dans un tout premier temps, nous mettons ces discontinuités au jour sur la base de règles linguistiques. Ces discontinuités se répartissent en quatre catégories distinctes. Le modèle est confronté à un corpus qui comporte une trentaine de conversations, 22 enregistrées avec des patients schizophrènes et 8 constituant le groupe contrôle. Après avoir découpé le *corpus* de manière exhaustive sur la base des transactions qui le constituent, en l'occurrence 403 unités, nous avons repéré toutes les discontinuités qu'il contient tant au niveau des transactions à structure d'intervention simple ou complexe (*i.e.* comprenant plusieurs tours de parole mais dominées au plan argumentatif par l'un des interlocuteurs), qu'au niveau de l'échange (interaction conversationnelle symétrique du point de vue argumentatif). Les trois premières modalités de discontinuité du modèle ont été décrites il y a une quinzaine d'années en termes de *ruptures intra-intervention*, *ruptures inter-interventions* et *débrayage conversationnel* (Trognon, 1987 ; Trognon & Musiol, 1996) ; la quatrième a été décrite plus récemment en termes de *déficit de l'initiative conversationnelle* (Musiol, 2009). A titre d'exemple, l'opérationnalisation de celle-ci consiste à mesurer des infractions à la cohérence dans la dynamique du discours sur des actes de statut argumentatif distincts en termes de contraintes, lesquelles reposent sur les conditions suivantes : – condition thématique ; – condition de contenu propositionnel ; – condition illocutoire ; – condition d'orientation ou de relation argumentative. Sur les 403 séquences que compte le *corpus*, 122 (dont une seule au sein du groupe contrôle) se sont avérées discontinues.

Les deux premiers types de ruptures sont dits non décisifs. Ce « type » implique au moins deux constituants de rang acte (en l'occurrence, des actes de langage, soit au niveau intra-intervention, soit au niveau inter-interventions (échange)) qui sont de fait en relation de dépendance. Elles sont au nombre de 105. Elles sont le

plus souvent associées, sur le plan méta-communicationnel, au fait que le communicant en position de locuteur (structure d'intervention) ou d'interlocuteur (structure d'échange) ne produit aucun indice relatif aux modifications du cours de son argumentation ou au changement de thème qu'il introduit brutalement. En d'autres termes, soit il ne marque pas l'abandon de son projet initial, soit il ne marque pas l'abandon du projet initial introduit par l'autre locuteur. Ces séquences présentent des incongruités (difficiles à traduire en termes de dysfonctionnements cognitifs) ou des formes d'incohérences étayant des infractions communicationnelles à des « règles » de coopération, ou encore d'usage conventionnel du langage.

Notre programme de recherche sémantico-formel est appliqué aux ruptures dites décisives. Celles-ci impliquent trois constituants principaux (i.e. supports de la planification discursive) et parfois davantage. Elles ne résistent pas à l'épreuve du principe logique de non-contradiction. L'actualisation de ce type de discontinuité est corrélé à une forte probabilité de désorganisation cognitive du côté du (ou/des) interlocuteur(s). Elles sont au nombre de 16 dans ce corpus. Le cadre formel utilisé est celui de la S-DRT (Asher & Lascarides, 2003), une théorie qui s'inscrit dans un courant de sémantique formelle pour les langues naturelles née dans les années 1980, et qui connaît d'importants développements depuis une quinzaine d'années, notamment en informatique linguistique. Ce formalisme vise à représenter simultanément les relations pragmatiques entre les actes de langage et le contenu sémantique de ces actes. Il s'agit de combiner deux niveaux d'analyse pour pouvoir rendre compte des processus interprétatifs à l'œuvre dans les conversations, donc de représenter simultanément les relations pragmatiques entre les actes de langage et le contenu sémantique de ces actes. L'analyse du contenu sémantique est prise en charge par les Structures de représentation de discours segmenté (S-DRS) inspirées des DRS de la DRT, qui sont une construction syntaxique mise à jour au fil du flux conversationnel (Kamp & Reyle, 1993). La conversation suppose, en outre, des relations pragmatiques entre actes de langage accomplis par les interlocuteurs, dont la complexité donne lieu à une structuration hiérarchique (appréhendue dès les années 1980 en linguistique (Roulet *et al.*, 1985)). Nous proposons de formaliser ces relations à l'aide des relations rhétoriques de la S-DRT. Une conversation est alors interprétée par une double construction : celle d'un arbre hiérarchique reliant les actes, et celle des DRS représentant le contenu sémantique des actes.

Ainsi, en nous fondant sur un postulat de rationalité et même de logicité des sujets schizophrènes, nous sommes parvenus à formaliser les deux premiers types de ruptures décisives pertinentes [(débrayage conversationnel, déficit de l'initiative conversationnelle) n = 10] et à montrer qu'une représentation sémantiquement cohérente du contenu de la conversation peut être défendue du point de vue des sujets schizophrènes. Le prix à payer en est une perte sur un plan pragmatique, c'est-à-dire sur le plan même de l'interaction. La formalisation sémantique de ces deux catégories de séquences décisives nous autorise à formuler des hypothèses d'ordre psycho-cognitives quant à la rationalité du trouble schizophrénique vraisemblablement impliqué. L'hypothèse que nous faisons (en résumé) est que l'interlocuteur schizophrène ne se conforme pas toujours aux règles devant prévaloir lors de cette double construction, ce qui explique le phénomène de rupture conversationnelle perçu par l'interlocuteur normal (Amblard, Musiol & Rebuschi, 2012 ; Rebuschi, Amblard & Musiol, 2013).

Dans le cadre de cette communication, nous nous intéressons surtout à la troisième catégorie de ruptures décisives, saturée par 6 séquences discontinues dans le *corpus* présenté. Leur formalisation est en cours tant sur le plan linguistico-pragmatique que sur le plan sémantico-formel. Ce « type » semble concerner plus directement la compétence linguistique et reste associé à la progression du schéma argumentatif initié par le patient. La signification des entités lexicales (sous-spécification) en contexte conversationnel, la gestion de la signification non-littérale d'actes comprenant un énoncé qui véhicule une entité lexicale potentiellement ambiguë, l'usage des propriétés de la force illocutoire d'un acte (conditions de sincérité, conditions préparatoires) au fil du discours, sont autant de facteurs susceptibles de mettre en défaut la cohérence du discours ainsi que la rationalité du comportement interprétatif de l'interlocuteur schizophrène.

Notre point de départ consiste à restreindre la formalisation sémantique au minimum pertinent pour les conversations pathologiques, à savoir le *thème*, tout comme le faisaient de manière plus informelle les premiers linguistes intéressés par le langage (puis le discours) schizophrène il y a une trentaine d'années. Le thème est négocié, co-élaboré au fil du processus conversationnel ; il constitue le *contexte* « manifeste » au regard duquel la suite de la conversation est interprétée. Le thème joue un rôle décisif dans les discontinuités pertinentes puisqu'il est le lieu où se joue la cohérence sémantique du locuteur schizophrène, de sorte que si un locuteur vient à en changer de manière intempestive, il est alors susceptible « d'incohérence » quant au contenu des pensées qu'il exprime. C'est donc ce qui apparaîtra du côté du locuteur schizophrène, du moins *tel qu'il est perçu* par son interlocuteur ordinaire. La stabilité du thème en fait un élément contextuel, et, à ce titre, il est directement mobilisé pour l'interprétation des expressions *sous-spécifiées* (i.e. ambigus). Nous verrons au

travers d'exemples que les expressions de ce type jouent un rôle central dans les discontinuités manifestées par les locuteurs extraordinaires : elles font office de leviers ou de catalyseurs pour des dysfonctionnements. Tout se passe comme si, après négociation et accord sur un thème (sur une certaine interprétation (celle liée au thème) d'une expression sous-spécifiée donnée), le locuteur schizophrène conservait la possibilité de *rejouer* la sous-spécification et de basculer à une autre interprétation, donc à un autre thème éventuellement mobilisé antérieurement.

Confronté à ces séquences empiriques « pertinentes », le modèle d'analyse sémantico-formel que nous élaborons contribue ici directement à l'élucidation de certains processus de type psycholinguistique associés, d'une part à la gestion de la discontinuité discursive, d'autre part, à la structure des troubles.

Amblard, M., Musiol, M. & Rebuschi, M. (2012). L'interaction conversationnelle à l'épreuve du handicap schizophrénique. *Recherches sur la Philosophie et le Langage*. (à par.)

Asher, N. & Lascarides, A. (2003). *Logics of Conversation*. Cambridge University Press.

Chaïka, E. O. (1974). A linguist looks at 'schizophrenic' language. *Brain and Language*, 1, 257-276.

Fromkin, V. A. (1975). A linguist looks at "a linguist looks at schizophrenic language". *Brain and Language*, 2, 498-503.

Kamp, H. & Reyle, U. (1993). *From Discourse to Logic*. Dordrecht, Kluwer.

Musiol, M. (2009). Incohérence et formes psychopathologiques dans l'interaction verbale schizophrénique. In J. Rozenberg, N. Franck & C. Hervé (Eds.), *Des neurosciences à la psychopathologie : Action, Langage, Imaginaire*. Bruxelles, Belgique : De Boeck, 219-238.

Rebuschi, M., Amblard, M. & Musiol, M. (2013). Using SDRT to analyze pathological conversations. Logicality, rationality and pragmatic deviances ». In G. Heinzmann *et al.* (eds.), *Dialogue, Rationality, Formalisms*. Dordrecht, Springer, (à par).

Roulet, E., Auchlin, A., Moeschler, J., Rubattel, C., & Schelling, M. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne: Peter Lang.

Trognon, A. (1987). Débrayages conversationnels. *DRLAV*, 36-37, 105-122.

Trognon, A. & Musiol, M. (1996). L'accomplissement interactionnel du trouble schizophrénique, *Raisons Pratiques* 7, 1996, 179-209.